

TRAITEMENT MÉDICAL DE LA PASSION GÉNITALE

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

L'Enseignement classique en Allemagne, particulièrement à Vienne, 1858, in-8° de 80 pages. Prix..... 2 »

Voyage médical en Allemagne, Polyclinique, Doctrines médicales, Les Universités allemandes, les Professeurs, les Etudiants, 1850, in-8° de 165 pages..... 2 50

Causeries cliniques homœopathiques, 1862, t. 1^{er}, in-8° de 244 pages..... 5 »

Les Paralysies phosphoriques. — Paralysies produites par le phosphore; Paralysies guéries par le phosphore, 1865, in-8° de 90 pages..... 2 »

Causeries cliniques homœopathiques, renfermant le chapitre: « **Comment le traitement homœopathique peut améliorer le caractère de l'homme et développer son intelligence**, tome 2^e, in-8° de 252 pages, 1882... 5 »

Alcoolisme et criminalité. Traitement médical de l'ivrognerie et de l'ivresse. 1889, in-12 de 226 pages, traduit à Philadelphie..... 3 »

Traitement curatif et pré-ervatif du Croup et de la Diphthérie, 1890, in-8° de 15 pages..... 1 »

La Médecine psychique et la médecine plastique, publiée en juillet 1893, dans *The Medical Advance*, de Chicago.....

Supplément au traitement des alcooliques, publiée en août 1894, dans *The Medical Reporter*, de Saint-Louis (Etats-Unis).....

Traitement médical des impulsions au suicide, publiée en juillet 1895, dans *The Homœopathic World*, de Londres.....

TRAITEMENT MÉDICAL
DE LA
PASSION GÉNITALE

PAR

Le Docteur **GALLAVARDIN**

DE LYON

Si vis esse sanctus, Esto sanus.
SAINT JÉROME.

PRIX : **2** FRANCS

LIBRAIRIE DELHOMME, BRIGUET & Cie

LYON

3, Aven. de l'Archevêché, 3



PARIS

83, Rue de Rennes, 83

1896

Tous droits réservés

PRÉFACE

J'ai longtemps hésité, je l'avoue, avant d'exposer le traitement médical de la passion génitale. Je ne m'y suis décidé qu'après y avoir été vivement incité par des prêtres et particulièrement par l'un d'eux, professeur dans une de nos Facultés catholiques. Ce dernier, à l'exemple de plusieurs autres prêtres, ayant assisté aux consultations de ma Policlinique du mardi matin pour le traitement des passions, en avait constaté les effets moralisateurs ; aussi avait-il insisté à plusieurs reprises pour que je les fasse connaître ; c'est ce que je fais aujourd'hui dans un but de moralisation publique et privée.

Cette publication est, dès lors, adressée exclusivement aux hommes qui peuvent contribuer à cette double moralisation, c'est-à-dire aux médecins, aux moralistes et aux chefs de famille. Il ne faut pas la mettre en-

tre les mains des adolescents, pas plus et même bien moins que les livres d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de thérapeutique, car elle est une œuvre médicale par sa méthode et ses procédés et n'est une œuvre morale que par ses résultats.

Je serai certainement critiqué par les gens qui raisonnent, alors qu'ils devraient observer et expérimenter, c'est le sort auquel n'échappe aucun novateur dans les sciences expérimentales. Mais, en compensation, beaucoup de pères et mères de famille me sauront gré de leur avoir enseigné un des moyens d'éloigner l'adultère et le divorce de leur foyer et de préserver leurs enfants des habitudes vicieuses et du libertinage.

Pour les gens qui se préoccupent, non de la question de moralité, mais seulement de la question pécuniaire, j'exprimerai en chiffres les avantages de ce traitement, et cela en disant que, chaque mois, il pourra faire économiser à telles familles, 200, 400, 600 francs et plus qui, sans lui, seraient dépensés pour payer les frais du libertinage du mari ou des fils.

I

Le traitement médical de la passion génitale sera accepté et appliqué aux Etats-Unis comme l'ont été mes découvertes médicales antérieures, et cela parce que leurs habitants ayant l'esprit émancipé de tous les préjugés par la liberté complète de l'enseignement, sont en avance sur tous les autres peuples, « en employant constamment le moyen nouveau », dit Paul Bourget.

Mais, malgré son urgence, le traitement sera difficilement, tardivement accepté en France et dans les pays où règne le monopole de l'enseignement, car celui-ci façonne et, pour ainsi dire, fige toutes les intelligences dans le même moule, d'où elles ne peuvent plus sortir pour se développer. Aussi, même les hommes les plus intelligents et les plus instruits ont l'esprit borné.... par les bornes de l'enseignement classique.

« Trop et trop peu d'instruction abêtissent l'esprit », dit Pascal. Cela est très vrai si l'on complète sa pensée en disant : Trop d'instruction *théorique* et trop peu d'instruction *pratique* abêtissent l'esprit. Le monopole de l'enseignement nous en fournit une preuve en donnant à ses élèves une instruction confuse et incomplète. Je vais en citer un exemple très démonstratif.

Il y a deux sortes de vérités : les vérités de raison qu'on découvre ou contrôle par le raisonnement ; les vérités de fait qu'on découvre ou contrôle par l'observation et l'expérimentation.

Cette distinction éminemment utilitaire n'est pas faite dans l'enseignement primaire, secondaire et même supérieur, ou si mal faite qu'on ne l'applique généralement pas dans la conduite de la vie. Voulez-vous en avoir une preuve dans le passé ? Rappelez-vous comment furent accueillies deux vérités de fait : les découvertes du téléphone et de la navigation à vapeur.

Dans le *Magasin Pittoresque*, numéro d'août 1854. un employé des postes et télégraphes, Charles Bourseul, publia sa découverte du téléphone. La même année, le comte du Montcel, le célèbre électricien, membre de l'Institut, s'empessa de discréditer cette découverte à l'aide de raisonnements plus ou

moins spécieux, sans vouloir en contrôler la valeur par l'expérimentation. Plus tard, en 1878, quand le téléphone nous revint des Etats-Unis, perfectionné et rendu applicable par Graham Bell et Elisa Gray, du Montcel fit son *mea culpa*. Dans son livre, p. 11, publié en 1878, sous le titre de *Téléphone, Microphone, et Phonographe*, il manifesta le regret et tâcha de se justifier d'avoir découragé Bourseul, Si du Montcel n'avait pas eu le jugement faux, il aurait dit : « La découverte du téléphone n'est point une vérité de raison, on ne peut donc pas en contrôler la valeur par le raisonnement. C'est, au contraire, une vérité de fait, il faut donc en contrôler la valeur par l'observation et surtout par l'expérimentation. » S'il avait agi en conséquence, il aurait étudié expérimentalement la question du téléphone de concert avec Bourseul, et ils auraient pu la résoudre vingt-quatre ans plus tôt que ne l'ont fait les Anglo-Américains, et la France aurait l'honneur complet de cette découverte.

Voilà un exemple d'un jugement faux chez un homme isolé qui était pourtant un savant membre de l'Institut, je vais montrer un autre exemple de ce jugement faux observé chez les cent mille habitants d'une ville qui étaient cependant réputés par leur esprit pratique.

A partir du 15 juillet 1783, le marquis Claude de Jouffroy, navigua sur la Saône en-

tre Lyon et Màcon pendant seize mois, faisant deux lieues à l'heure sur son bateau à vapeur, long de 43 mètres 33, large de 4 mètres 66, ayant un tirant d'un mètre d'eau.

L'Académie des Sciences et Belles Lettres de Lyon ne daigna pas envoyer une délégation officielle assister au premier départ de ce bateau. Cinq de ses membres se décidèrent pourtant à y aller isolément. Comme la suite le prouva, ils ne comprirent rien à l'importance de cette découverte, pas plus que les cent mille habitants de Lyon, et pour la même raison, car ils avaient tous le jugement faux, puisqu'ils voulaient contrôler par un raisonnement la valeur d'une vérité de fait, qui ne peut être contrôlée que par l'expérimentation. Du reste ce jugement faux a paru se maintenir pendant quarante ans dans la population lyonnaise, puisque le premier service de bateau à vapeur sur la Saône entre Lyon et Chalon a été établi en 1827, non par des Lyonnais, pas même par des Français, mais par des étrangers, François Mathieu, de Genève et Edouard Church, consul anglais à Lyon.

Jouffroy aurait pu obtenir le succès mérité par son invention qui lui avait coûté 30,000 livres, s'il avait transporté gratuitement pendant quelques mois sur son bateau, d'un lieu à un autre, les gens de peuple. Ils sont

moins intelligents et moins instruits que les membres des classes dirigeantes, mais ils n'ont pas, comme ceux-ci, le jugement faussé par une instruction qui développe plus l'esprit de raisonnement que l'esprit d'observation. Etant d'ailleurs journellement aux prises avec les difficultés de la vie, ils ont généralement plus de bon sens pratique, ce qui est l'essentiel, car, dit La Fontaine, en parlant d'un personnage :

Il avait le bon sens, le reste vint après.

La conduite de ces gens aurait entraîné les autres :

Verba movent, exempla trahunt,

et la navigation à vapeur aurait été établie à Lyon quarante ans plus tôt.

« Tandis que les Européens, surtout les gens instruits, voient les idées des choses, dit Paul Bourget, les Américains voient directement la chose, directement le fait, ce à quoi ils sont préparés par leur éducation éminemment utilitaire » (*Outre-Mer*, t. II, p. 27).

En France, en Europe, les gens du peuple ressemblent, sous ce rapport, aux Américains et, comme eux, voient directement le fait. Aussi, quand, par exemple, ils suivent un traitement médical, ils ne le raisonnent pas

mais ils l'expérimentent conformément aux conseils du médecin et, dès lors, obtiennent de meilleurs résultats que les malades riches et plus instruits. En voici trois exemples bien démonstratifs.

Après avoir traité par l'électricité beaucoup de malades de toutes les classes, un médecin de Lyon me dit : « Il n'y a que les pauvres qui guérissent bien ; ils sont dociles et persévérants ».

Depuis dix ans que j'ai fondé ma Polyclinique où j'ai donné plus de neuf mille consultations pour le traitement de l'alcoolisme et des autres passions et défauts de caractère et d'intelligence, j'ai fait la même observation que mon confrère précité. A ce propos, je rappellerais la cure d'un cas d'alcoolisme d'autant plus difficile à guérir qu'il était héréditaire et avait déjà duré vingt-huit ans. C'était un mari de 41 ans qui s'enivrait depuis l'âge de 13 ans. Sa femme est venue à ma Polyclinique toutes les trois semaines pendant un an, au bout duquel son mari a été complètement guéri. Depuis vingt ans, je n'ai jamais vu une femme des classes dirigeantes avoir cette persévérance à faire traiter son mari de l'alcoolisme ou de toute autre passion ; aussi les résultats sont en conséquence.

Je rapportai ce qui précède au charitable président de l'Administration des hôpitaux

de Lyon, M. Hermann Sabran, il me répliqua vivement : « Vous me rappelez ce que me disait le Dr Michel Rambaud, votre ancien professeur de clinique médicale. M'envoie-t-on des charpentiers, me disait-il, je les guéris ; mais si l'on m'envoie des mécaniciens, je ne les guéris pas ; ils raisonnent au lieu d'expérimenter, ils ne sont pas dociles. »

A ces mécaniciens ressemblent tous les gens instruits qui, ayant le jugement faux veulent contrôler par le raisonnement la valeur d'une vérité de fait qui ne peut être contrôlée que par l'observation et l'expérimentation. Ainsi en a-t-il été des membres de l'Académie de Médecine qui n'ont accepté le magnétisme sous le nom d'hypnotisme qu'après l'avoir rejeté pendant un siècle. On a vu passer trois ou quatre générations d'académiciens avant que cette vérité de fait ait été acceptée. Ainsi en sera-t-il pour les membres de l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Lyon : à deux reprises ils ont été invités à venir assister aux consultations de la Polyclinique de Lyon pour le traitement des alcooliques. Ils se sont montrés moins progressistes que leurs ancêtres de 1783, vis-à-vis du marquis de Jouffroy, car pas un seul d'entre eux n'est venu à la Polyclinique. On verra probablement passer trois à quatre générations des membres de cette

Académie avant qu'elle n'accepte, à l'exemple, des Américains, ce traitement médical de l'alcoolisme qui pourrait diminuer la mortalité en France presque cinquante fois plus que ne le font les traitements de l'Institut Pasteur, relativement à la rage et à la diphtérie.

En effet, le traitement antirabique préserve de la mort environ deux cents Français qui mourraient annuellement de la rage. Sur les cinq mille Français qui succombaient chaque année à la diphtérie, le traitement du docteur Roux peut en guérir 80 pour 100, soit environ 4,000. Les 460,000 cabarets de la France fournissent en moyenne chacun deux ivrognes, soit un total de 900,000 ivrognes environ. Ce n'est pas exagérer que de présumer que, sur 18 ivrognes, il en meurt prématurément un chaque année, soit environ 50,000 par an ; or le traitement médical pouvant préserver ces alcooliques de la mort, conserve donc annuellement presque cinquante mille Français de plus que les deux traitements précités de l'Institut Pasteur.

Je vais citer un troisième exemple de jugement faux, non plus chez un savant, non plus chez les habitants de la France, mais chez les habitants de toutes les contrées de l'Europe.

Le *Savannah*, le premier bateau à vapeur parti des États-Unis, arriva, le 20 juin 1818,

dans le port de Liverpool. Vous présumez peut-être que le premier bateau à vapeur partit de l'Europe, pour l'Amérique, un an, deux ans, ou trois ans plus tard. Oh ! certes non. En présence de cette merveilleuse découverte de la navigation à vapeur, les savants, les ingénieurs, les constructeurs de navires, les navigateurs de l'Europe se mirent à raisonner, déraisonner, pendant 20 ans, après quoi ils se décidèrent à expérimenter ce nouveau mode de navigation. En effet, le premier bateau à vapeur de l'Europe à destination des Etats-Unis, le *Sirius*, ne partit que le 23 avril 1838, soit 20 ans après l'arrivée du *Savannah* en Angleterre !

. Ce chapitre ne constitue pas certes une digression inutile, car il explique et démontre par avance que le traitement médical de la passion génitale ne sera rejeté que par les gens ayant le jugement faux. Il sera, au contraire, accepté par les hommes qui, disposés à l'observation et à l'expérimentation, voudront utiliser ce traitement au grand profit de la moralité publique et privée. Cette nouvelle application de l'homœopathie exposée plus loin démontrera qu'elle constitue une importante contribution à la civilisation morale et intellectuelle, tandis que les autres découvertes médicales ne constituent qu'une contribution à la civilisation matérielle.

II

Traitement médical de la Passion Génitale

Jusqu'ici les médecins, même les plus savants, n'ont pratiqué qu'une sorte de médecine vétérinaire appliquée à l'homme, puisqu'ils n'ont traité, chez lui, que l'animal, l'être matériel; j'ai fait de même, pendant les vingt premières années de ma pratique, suivant en cela l'enseignement et l'exemple de mes professeurs, mais, pendant ces vingt dernières années, j'ai traité, en outre, chez l'homme, l'être moral et l'être intellectuel, et j'ai reconnu qu'on pouvait ainsi améliorer son caractère et développer son intelligence. Ce n'est certainement pas le seul moyen d'obtenir ce double résultat, car j'ai reconnu (1), après Galien et plus explicitement que lui, qu'il y

(1) *Alcoolisme et Criminalité*. Traitement médical de l'ivrognerie et de l'ivresse, in 12° de 226 pages, 1889, page 17, traduit à Philadelphie en 1890.

avait six agents de culture morale et intellectuelle : trois immatériels: Religion, Education, Instruction, et trois matériels: Médicament, Aliment, Climat. Mais l'expérience m'a démontré qu'on n'en pouvait appliquer que deux journallement: Religion et Médicament.

En effet, l'instruction et l'éducation n'ont une valeur effective que si elles sont complétées par la religion (1). L'alimentation peut être très efficace en pareil cas, mais les gens ont généralement trop d'ignorance, de gourmandise, de préjugés ou de routine pour utiliser celle qui leur conviendrait le mieux. Quant au climat, il y a trop peu de personnes

(1) Une des plus anciennes sociétés de Patronage, celle de Strasbourg, comptant des enfants catholiques, protestants, israélites, reconnu pratiquement que, sans l'éducation religieuse, l'instruction serait un instrument dangereux entre les mains qui en sont armées ; c'est ce que reconnaissent tous les directeurs de prisons (Rapport de la seizième assemblée, 8 septembre 1839, p. 13).— Sur cent enfants détenus en vertu des articles 375 et 376 du Code civil, par arrêt du tribunal de la Seine, pendant l'année 1894, 89 pour 100 sortaient des écoles laïques et seulement 11 pour 100 des écoles congréganistes.

qui auraient les moyens d'en bénéficier.

Du reste les deux agents de culture morale et intellectuelle précités — religion et médicament — sont journellement utiles même pour les maladies corporelles. C'est ce que racontait un savant médecin israélite, le professeur Bernheim, de la Faculté de Nancy, à propos de guérisons opérées à Lourdes. Il n'en conteste pas l'authenticité, mais seulement l'interprétation. En effet, il les dit effectuées par des *suggestions religieuses* (!). Mais la vérité l'oblige à reconnaître la supériorité de ce qu'il appelle les suggestions religieuses. « Mais, dit-il, parmi toutes les causes qui, faisant appel à l'imagination, mettent en œuvre le mécanisme cérébral des guérisons possibles, nulle n'est aussi efficace que la foi religieuse. A elle sont dues certainement, nombre de guérisons authentiquement constatées » (1).

Dans son livre, *Les Passions*, que devraient lire les médecins, les moralistes, les pères de famille, le savant médecin de Louis Veuillot, le D^r Frédault, reconnaît aussi l'utilité de l'action simultanée de la religion et du médica-

(1) *De la Suggestion et de son application à la thérapeutique* — in-12 de 428 pages, p. 214-218 — Librairie Octave Doin, Paris, 1886.

ment. Parlant de la médecine au moyen âge, il dit : « Les ecclésiastiques la cultivèrent seuls pendant plusieurs siècles et apportèrent à son perfectionnement toute leur ardeur. Ils comprenaient qu'on en a besoin à chaque instant de la vie, et que, à beaucoup de dispositions morales elle est aussi nécessaire que les conseils de la morale et les secours de la religion. Le corps ne demande pas seulement à être nourri, il doit être entretenu et soigné. Tandis que ce qu'on fait pour les chevaux et les machines, on ne le fait pas pour soi. On oublie que, pour se bien conduire, il faut d'abord une machine qui aille bien, et qu'on ne doit pas attendre, pour la réparer, que les rouages en soient altérés et hors de service. La vérité est que la médecine est autant utile que la cuisine, *le médicament aussi nécessaire que l'aliment*, et que l'homme doit aussi bien se soigner que se nourrir » (p. 357).

Un médecin de Paris a justement comparé le médicament à l'aiguilleur des chemins de fer qui dirige dans la bonne voie le train qui a déraillé ; mais, pour que le train marche, il faut mettre dans la locomotive son aliment, le combustible. Ainsi en est-il de l'homme pour lequel il faut le médicament et l'aliment.

Je disais au directeur d'un grand séminaire : « L'homme agit, tantôt sous l'influence d'une

impulsion passionnelle, tantôt sous l'influence d'une obsession ». — « C'est vrai, me répliqua-t-il, on nous a enseigné cela au séminaire, nous l'enseignons à notre tour, puis nous l'oublions dans la conduite de la vie. »

J'ai reconnu que cet oubli était général : on ne se pose à peu près jamais la question de savoir quel est celui des deux mobiles qui dirige l'homme.

Mais, occupé depuis vingt ans, à le traiter de ses passions, défauts de caractère et d'intelligence, je suis obligé, pour réussir, de me poser constamment cette question et, pour la résoudre, mon client doit parfois recourir alternativement aux deux agents précités de culture morale et intellectuelle.

Dans d'autres cas, je dois rechercher quelle est la nature de tel défaut, par exemple l'antipathie qu'on observe très souvent parmi les membres des communautés civiles, militaires et même religieuses. En effet, il y en a de deux sortes : 1^o l'antipathie de nature corporelle et produite par le tempérament individuel ; 2^o l'antipathie de nature spirituelle et produite par des divergences d'opinions ou des obsessions. Cette dernière sorte d'antipathie n'existait pas chez les saints puisqu'ils avaient les mêmes convictions. Mais on a constaté l'antipathie de nature corporelle entre plusieurs d'entre eux, par exemple, entre saint

Paul et saint Barnabé, entre saint Augustin et saint Jérôme, entre saint Bernard et Pierre le Vénérable, l'abbé de Cluny; ce n'est pas étonnant, car on n'a pas constaté jusqu'ici que la sainteté ait transformé un tempérament nerveux en un tempérament sanguin, et un homme brun en un homme blond. Mais cette antipathie de nature corporelle, existant entre diverses personnes, peut être dissipée par l'un des médicaments suivants :

<i>Calcarea carbonica,</i>	<i>Causticum,</i>
<i>Ammonium muriaticum,</i>	<i>Aurum,</i>
<i>Nitri acidum,</i>	<i>Crotalus.</i>

C'est ce que démontrent les trois faits que je vais citer.

OBSERVATION I

A ma Polyclinique psychique du mardi matin, une femme vient me dire : « Voilà ma position ; j'habite avec ma fille, âgée de 19 ans, mon mari et une vieille tante. Celle-ci a contre moi, une antipathie qu'elle a communiquée à mon mari et à ma fille que leur tempérament disposait sans doute à l'accepter ; aussi sont-ils tous les trois contre moi. Avez-vous des remèdes pour cela ? » — « Certainement, lui

répliquai-je, » et je lui donnai, pour chacune de ces trois personnes, une dose de *Calcareo carbonica 200^e* qu'elle leur administra à leur insu dans leur potage. Trois semaines plus tard, elle revient me dire : « Deux jours après avoir pris votre remède, ma tante m'a fait des prévenances; mon mari de même aussi deux jours après; et ma fille encore de même, seulement cinq à six jours après avoir pris sa dose. » Elle ajouta en souriant : « Maintenant, ils me font tous des prévenances. »

III

Si l'action alternée de la religion et du médicament doit être utilisée, c'est surtout dans le traitement des passions, défauts de caractère et d'intelligence. Aussi, dans ce but, j'ai d'abord publié, en 1889, mon livre précité sur le *Traitement de l'alcoolisme*, qui fait commettre, en France, trois fois autant de crimes et délits — 72 pour 100 — que toutes les autres passions réunies, et pour lequel j'ai donné plus de six mille consultations à ma Polyclinique gratuite du mardi matin, depuis dix ans.

Je vais maintenant exposer ici, le traite-

ment de la passion génitale, qui est, après l'alcoolisme, celle qui fait commettre le plus de crimes. Il y a près de trente ans, j'avais commencé à faire connaître le traitement de la passion génitale dans le tome I, aujourd'hui épuisé, de mes *Causeries cliniques homœopathiques* (1868).

Depuis lors, des recherches expérimentales m'ont permis d'obtenir, sous ce rapport, des résultats plus nombreux et plus complets. Je vais expliquer comment.

L'étude de la physiologie comparée de l'homme et des animaux éclaire d'une lumière nouvelle la physiologie particulière de l'homme ; c'est ce que démontre la lecture de la *Physiologie comparée* de M. Milne-Edwards, en 14 volumes. De même l'étude de la thérapeutique comparée des passions chez l'homme et les animaux éclaire aussi d'une lumière nouvelle le traitement des passions de l'homme.

OBSERVATION II.

C'est ce que j'ai reconnu par exemple, en expérimentant des médicaments anaphrodisiaques chez les femelles de trois espèces animales différentes. En leur administrant

Platina à la 30^e dilution, j'ai pu interrompre la période de rut pendant cinq jours et, en leur administrant *Causticum* à la 200^e dilution, j'ai suspendu ou retardé la période de rut pendant 10, 16, 20 jours, un mois et même plusieurs mois.

Comme ces fonctions animales de la procréation existent dans l'espèce humaine, j'ai pu aussi, à volonté, suspendre ou retarder le jeu de ces fonctions chez la femme et, ce qui n'avait pas encore été bien fait, également chez l'homme. Cependant je dois avouer qu'on réussit mieux chez les animaux que chez l'homme et la femme, et cela parce que, chez les animaux, il n'y a que la lubricité par les sens qui peut être plus facilement assouvie ou mieux dissipée par les médicaments. Chez l'homme et la femme il y a, en outre, la lubricité par l'imagination qu'il est difficile d'assouvir et qui excite la lubricité par les sens. A ce sujet, un prêtre du clergé régulier me faisait un aveu très significatif dont on pourra profiter. « Si je n'observe que la continence, j'en souffre, me disait-il; mais si, en même temps, j'observe la chasteté qui est la continence de l'esprit, de l'imagination, je ne souffre nullement de la continence. »

En me voyant recommander plus loin quelques remèdes contre la lubricité par l'imagination, quelques lecteurs me reprocheront

peut-être d'avoir la prétention de traiter l'âme par des médicaments. Je vais montrer que ces lecteurs ont oublié ou n'ont pas compris l'enseignement de leur catéchisme.

Aristote dit que l'homme est un *composé naturel* d'un corps et d'une âme. Il compare leur union substantielle à un cachet dans lequel la figure est unie immédiatement à la cire. L'union est tellement intime, qu'on ne peut comprendre le cachet sans l'un et l'autre de ces deux composants. En effet, sans la cire il n'y a pas de cachet, et sans la figure, il n'y a que de la cire. Saint Thomas d'Aquin donne la même explication, en adoptant cette doctrine. Aussi la philosophie scolastique enseigne-t-elle que, dans l'homme, *toutes les actions sont composées, toutes les passions sont composées*. Dès lors, aucune action, aucune passion ne sont isolément du corps ou de l'âme, mais toutes sont en même temps de l'homme, c'est-à-dire du *composé vivant* d'un corps et d'une âme. Alors même que je voudrais traiter séparément le corps ou l'âme, je ne le pourrais pas. Conséquemment, lorsque j'ai à traiter un homme de sa maladie ou de ses passions, défauts de caractère et d'intelligence, je suis obligé de choisir un médicament qui dissipe tout à la fois les symptômes somatiques ou corporels et les symptômes psychiques ou

moraux et intellectuels. Quand je recommanderai plus loin des médicaments pour modifier les passions, le caractère ou l'intelligence, on reconnaîtra que ces médicaments ne peuvent agir isolément, ni sur le corps ni sur l'âme, mais forcément sur l'homme tout entier, ce composé vivant d'un corps et d'une âme.

Dans son livre sur *Les Passions* (p. 24-27), le Dr Frédault démontre la vérité de cette doctrine. « Depuis le manichéisme, dit-il, contre lequel saint Augustin a lutté avec tant de persistance, et dont il est cependant toujours resté quelque chose dans l'opinion courante, les meilleurs esprits s'y laissent prendre, cela est si commode pour nos faiblesses et si tentant pour nos excuses.

« C'est mon âme qui pense, dit-on souvent, et pendant qu'elle se livre à ses augustes et sublimes aspirations, mon corps, mon *autre*, fait des siennes ; c'est mon corps, ma machine qui a fait cette sottise, qui s'est livré à cette passion, qui a commis ce méfait. Voyez le spirituel auteur du *Voyage autour de ma Chambre* : pendant que son âme pense de fort belles choses, son corps, dit-il, sa machine le mène, et souvent Dieu sait où ! »

Voilà le langage courant, même chez les gens que l'on croit instruits. Il prouve qu'ils subissent encore l'influence du manichéisme.

Dans un but de moralisation publique et privée, je vais exposer les résultats que j'ai obtenus dans le traitement de la passion génitale chez l'homme et la femme, pour cela, j'emploierai les termes et la liberté du langage médical : *Medice medice demonstranda*.

Aux lecteurs qui seraient choqués de me voir entrer dans les détails, pourtant indispensables, des fonctions animales chez l'homme et qui veulent planer, sans y remédier, au-dessus des misères de la nature humaine, je dirai avec Pascal : « L'homme n'est ni ange, ni bête; et le malheur veut que celui qui veut faire l'ange fait la bête. »

IV

Un des premiers médecins homœopathes de Lyon, le docteur Rapou père, me disait, il y a quarante ans : « Nous n'avons pas encore trouvé de remèdes pour combattre la passion génitale. » Depuis lors nous en avons trouvés et, de plus en plus, surtout depuis vingt ans que je m'occupe du traitement de toutes les passions.

Le premier qui a trouvé un remède en quelque sorte classique contre la passion génitale, c'est un prêtre de Nice, le chanoine

de Césoles, fondateur d'un hospice d'orphelins dans cette ville. Ce remède c'est *Origanum majorana*, efficace contre la masturbation et aussi contre l'exaltation de l'appétit vénérien.

N'ayant pas trouvé de 30^e ou 200^e dilutions authentiques de ce remède, je l'emploie à la 4^e dilution. Je recommande de faire dissoudre cinq à six globules de cette dilution dans un verre contenant quatre cuillerées à café d'eau fraîche, et le jeune masturbateur en prend une cuillerée tous les deux jours, un quart d'heure avant un repas, soit quatre cuillerées en huit jours de suite. Puis, après un intervalle de huit jours, si la guérison n'est pas complète, on donne le même médicament encore en quatre fois en huit jours de suite.

S'il en est besoin, on peut administrer ce remède à l'insu du sujet, et cela en mettant une cuillerée du remède dans son déjeuner, potage, lait, chocolat, etc., le remède est souvent efficace, parfois rapidement, comme dans le cas suivant.

OBSERVATION III

Un curé du midi de la France me fait demander un remède pour une de ses pénitentes

qui, bien qu'agée de vingt-neuf ans, continuait à se masturber et cela malgré des pratiques religieuses assidues. Je lui envoyai *Origanum* 4^e à prendre en quatre fois en huit jours de suite et la guérison fut complète et définitive.

Cependant *Origanum* ne réussit pas toujours contre la masturbation, je la traite alors par

<i>China,</i>	<i>Coffea,</i>
<i>Pulsatilla,</i>	et surtout <i>Staphysagria,</i>
<i>Nux vomica,</i>	
<i>Sulfur,</i>	et <i>Causticum.</i>

Ces médicaments sont donnés à la 3^oe dilution, cinq à six globules mis sur la langue et bien mâchés, et cela une seule fois tous les six, huit, dix ou quinze jours. Quand les sujets sont adultes et vigoureux, je donne la 2^oe dilution de ces remèdes qui a une action *plus profonde et plus persistante*, mais elle serait trop forte chez les sujets jeunes et débiles, qui n'auraient pas une force de réaction suffisante. La 2^oe dilution est donnée en une seule fois, à des intervalles plus éloignés, soit tous les sept, dix, vingt jours.

OBSERVATION IV

Chez un enfant de dix ans qui se masturbait de temps en temps, je prescrivis *Origanum* 4^e sans succès, puis *Causticum* 30^e, cinq à six globules mis sur la langue tous les huit ou dix jours. Mais ce médicament, auquel il était exceptionnellement très sensible, produisait chez lui une surexcitation nerveuse. Dès lors on ne dut lui donner, seulement dans les périodes où il se masturbait, qu'une seule dose de *Causticum* 30^e qu'on laissait agir jusqu'à la période suivante de masturbation. Administré de la sorte, ce médicament agit fort bien comme curatif et préventif.

Cet exemple montre bien qu'il faut varier le médicament, sa dose, sa répétition suivant les sujets.

Pour choisir parmi les sept médicaments précités, le plus efficace chez tel masturbateur, il faut chercher celui qui présente tous les symptômes somatiques ou corporels, et psychiques ou moraux et intellectuels, existant chez le sujet à traiter. Dans ce but on pourra consulter le *Manuel Homœopathique* de Jahr. la première partie en 2 vol. in-12 renfermant la *Matière médicale*. Dans ce

choix le médecin sera toujours supérieur au laïque, parce que son expérience clinique lui a permis de connaître les symptômes caractéristiques de chaque médicament. L'exemple suivant va le démontrer.

OBSERVATION V

Une femme, qui s'était livrée aux pratiques de la masturbation avant et même pendant son mariage, s'y livrait encore pendant son veuvage. Comme elle présentait beaucoup d'agitation et d'insomnie pendant la nuit, le docteur Servan, de Lyon, lui prescrivit *Coffea* 6^e qui suffit à la guérir de l'agitation, de l'insomnie et de son vice invétéré.

Assurément les six remèdes précités présentent, dans leur pathogénésie respective, c'est-à-dire dans leur expérimentation sur l'homme sain, plus ou moins les symptômes, agitation et insomnie, mais aucun au même degré que *Coffea* ; c'est ce qui avait décidé ce médecin à prescrire ce remède à cette veuve si vicieuse.

OBSERVATION VI

Une jeune femme vient me consulter pour elle, son mari et son beau-père.

Elle était devenue de plus en plus passionnée parce que son mari ne la satisfaisait pas ; elle en venait à se masturber, après quoi elle pleurait à chaudes larmes. Je lui donnai, à trois reprises, une dose de *Pulsatilla 200^e* qui calma sa surexcitation érotique et surtout l'empêcha de se masturber.

Son mari ne la voyait qu'une fois tous les neuf mois, c'est-à-dire quarante à soixante fois moins souvent qu'il aurait dû le faire à son âge (quarante ans) et, au lit, il lui tournait le dos, ce qui n'était pas un signe d'affection. Je lui fis donner, à son insu, un médicament à la 200^e dilution, qui lui permit de voir sa femme deux fois par mois et il ne lui tournait plus le dos au lit.

Le beau-père de cette jeune dame était un vieillard lubrique qui voulait l'avoir pour maîtresse et fit, sans succès, maintes tentatives dans ce but. Ce n'est pas sans peine que je parvins à calmer sa lubricité en lui faisant administrer, à son insu, successivement *Causticum 200^e*, *Cantharis 200^e*, *Phosphorus 200^e*.

Si un médecin compétent n'était pas intervenu dans cette famille, que serait-il arrivé ? Le prêtre aurait peut-être pu avoir une heureuse influence sur la jeune femme qui était pieuse et voulait, malgré sa beauté, garder la fidélité conjugale. Mais si, emportée par sa

passion irrésistible, elle avait cédé aux obsessions de son beau-père, ou d'un poursuivant plus jeune, il aurait pu en résulter adultère, séparation des deux époux, divorce, coups de revolver, empoisonnement, bref, un de ces drames de famille comme en relate la *Gazette des Tribunaux*.

La religion pouvait avoir, je le répète, une heureuse influence sur la jeune femme. Mais quelle action aurait-elle pu exercer sur le mari et le beau-père, qui n'étaient pas religieux?

Cette triple observation montre bien l'importance que peut avoir le traitement homœopathique au point de vue moral, au point de vue social.

OBSERVATION VII.

Le fait précédent porte à présumer, avec raison, que la question des rapports conjugaux peut être entre les époux, une cause d'union ou de discorde, de divorce ou d'adultère. En effet, la femme précitée pouvait se plaindre, comme bien d'autres, de la frigidité sexuelle de son mari, laquelle aurait pu la conduire à l'adultère si elle n'avait recouru successivement à la religion et aux médicaments.

Mais, en revanche, bien des femmes ont lieu de se plaindre de la trop grande ardeur de leurs maris. Ainsi le devoir conjugal est rempli, chaque jour, trois, quatre, cinq fois par quelques-uns d'entre eux; huit fois par un mari de trente-quatre ans depuis six ans; onze fois par un mari de quarante ans; quatorze fois par un mari de trente-deux ans, qui avait, en outre, une maîtresse.

Le mari de quarante ans avait maintes maîtresses, lorsqu'il se voyait refuser le devoir conjugal par sa femme, chez laquelle ces rapports sexuels, trop fréquents, provoquaient insomnie, épuisement, maladies de matrice. Cette femme me consulta pour remédier à la lubricité et à l'immoralité de son mari. Après qu'elle lui eut administré à son insu le cinquième remède, *Causticum 200^e*, elle m'écrivit qu'il ne la voyait plus que deux fois par semaine au lieu septante-sept fois. Je supprimai ainsi les fréquents adultères de ce mari, à l'aide de divers médicaments administrés pendant plusieurs mois. Chez le mari de trente-deux ans, je parvins, non sans peine, à réduire à zéro ses rapports sexuels si extraordinairement fréquents. Je lui permis ainsi d'échapper à l'adultère, de reposer son organisme et de mieux gagner son pain quotidien par son travail d'ouvrier.

Cette lubricité existe héréditairement chez

certaines races, par exemple, chez les nègres. Un de nos missionnaires citait un chef nègre qui avait cent femmes et quatre cents enfants, probablement sans compter les enfants morts. Il y avait, dès lors, dans ce pays, trois à quatre cents hommes qui n'avaient pas de femme. A cause de la lubricité irrésistible des nègres, on n'a pas pu établir parmi eux un clergé indigène. Celui-ci serait pourtant indispensable à cause de la trop grande mortalité de nos missionnaires. L'un d'eux me disait : « Pour que l'Afrique soit convertie, il faut qu'elle soit pavée de cadavres de missionnaires. »

Pour remédier à cette lubricité des nègres qui empêche la fondation d'un clergé indigène parmi eux, j'ai donné à plusieurs de leurs missionnaires des médicaments pour réprimer la passion génitale et les autres passions. Ils réussiront, comme moi, s'ils suivent avec persévérance le judicieux conseil de saint Paul, le patron de la méthode expérimentale : *Omnia probate et quod bonum tenete*. Expérimentez tout, et gardez ce qu'il y a de bon.

C'est ainsi que le traitement homœopathique peut contribuer à la civilisation morale et intellectuelle.

V

Origanum, qui est si souvent efficace contre la masturbation, l'est aussi contre la passion génitale trop violente; c'est ce que démontrent les trois faits suivants :

OBSERVATION VIII

Une femme mariée et forcée de vivre séparée de son mari qui était marin, n'avait ni repos ni trêve à cause de l'exaltation de l'appétit vénérien. Le chanoine de Césoles lui donna, en une seule fois, *Origanum 30^e* qui fit cesser ses tourments. Elle fut alors tranquille, comme si elle n'avait jamais connu d'homme.

Un mois plus tard, étant de nouveau en proie à la passion génitale, elle en fut délivrée par le même remède (1).

(1) *Revue homœopathique du Midi*, publiée à Marseille, t. 1, p. 616.

OBSERVATION IX

Une jeune fille, qui était en proie à de violentes impulsions génitales, éprouvait, en outre, les symptômes suivants : « Profonde tristesse, avec idée fixe qu'elle était perdue, qu'elle était réprouvée. Lorsqu'elle sortait de l'état de stupeur apparente où ses idées noires l'absorbaient, c'était pour crier que le démon approchait ; elle se croyait dans les flammes ; elle se sentait enchaînée ; elle paraissait folle, et « je craignais, dit le chanoine de Césoles, qu'elle ne le devint réellement. Dans les premiers jours où il y avait plus de calme, lorsqu'elle était plongée dans cette profonde tristesse, elle m'avait confié ses peines et avait parfois l'idée du suicide. »

Le chanoine de Césoles lui administra successivement, et sans succès, *Pulsatilla* 3^oe, *Pulsatilla* 6^e, la teinture mère de *Pulsatilla*, puis *Arsenicum*. Ce fut *Origanum* qui la guérit et la rendit calme et tranquille (1).

J'ai dans mon *Répertoire* plusieurs remèdes, *Pulsatilla*, *Natrum muriaticum*, *Belladonna*,

(1) *Revue homœopatique du Midi*, publiée à Marseille, t. I, p. 616.

efficaces chez les gens qui se croient damnés. Aussi, je suis étonné que cette jeune fille n'ait pas été guérie par *Pulsatilla*.

OBSERVATION X

Car, avec une seule dose de *Pulsatilla* 30^e, administrée, à son insu, dans une tasse de chocolat, j'ai guéri, en dix jours, une jeune fille de 24 ans, qui, depuis plusieurs mois, se croyait damnée et s'imaginait voir les flammes de l'enfer, sentir l'odeur de soufre et commençait ses prières à six heures du matin.

OBSERVATION XI

Une dame de 65 ans, veuve, hémorrhéïdique et hystérique, souffrait depuis un an ou deux ans d'accès de surexcitation génitale. Ils furent assez rapidement dissipés par *Origanum* 4^e (1) que lui donna un médecin homœopathe de Lyon.

(1) *Causeries cliniques homœopathiques*, 1868, t. 1, p. 240.

VI

Voici les principaux remèdes qui peuvent faire renoncer les hommes et les femmes au libertinage, ou les en détourner :

<i>Alumina,</i>	<i>Origanum,</i>
<i>Belladonna,</i>	<i>Phosphori acidum,</i>
<i>Calcarea carbonica,</i>	<i>Pulsatilla,</i>
<i>Carbo vegetalis,</i>	<i>Staphysagria,</i>
<i>China,</i>	<i>Stramonium,</i>
<i>Conium maculatum,</i>	<i>Sulfur,</i>
<i>Hyosciamus niger,</i>	<i>Veratrum,</i>
<i>Lycopodium,</i>	et surtout :
<i>Mercurius vivus,</i>	<i>Causticum.</i>
<i>Natrum muriaticum,</i>	<i>Cantharis,</i>
<i>Nux vomica,</i>	<i>Phosphorus,</i>
	<i>Platina.</i>

Pour savoir quel est, parmi ces 22 remèdes, le mieux indiqué par ses symptômes somatiques et psychiques, on consultera le *Manuel* de Jahr, comme je l'ai dit plus haut.

Je donne, ci-après, d'autres indications qu'on ne trouve pas dans ce *Manuel*.

Les trois remèdes suivants permettent de conserver la continence et développent la raison :

Alumina,
Causticum,

Conium.

Pour dissiper la lubricité par l'imagination, qui est la plus difficile à assouvir, on prendra l'un des remèdes suivants :

Conium,
China,
Platina,

Nux vomica.
Lycopodium.

Pour dissiper la lubricité par les sens, on choisira l'un des remèdes suivants :

Causticum,
Phosphorus,
Cantharis,
Belladonna,

Platina,
Veratrum,
Stramonium.

Les remèdes suivants sont indiqués chez les hommes lubriques qui recherchent les petites filles :

Platina,
Veratrum,

Phosphorus,
Causticum.

Médicaments indiqués chez les maris qui usent, chez leurs femmes, de pratiques obscènes, même du coït anal, lequel, entre sujets de sexe différent, constitue la sodomie :

Causticum,

Platina.

Médicaments indiqués chez les pédérastes qui pratiquent le coït anal entre hommes :
Calcarea carbonica et surtout *Platina*.

Ces deux mêmes remèdes sont indiqués chez les femmes tribades, qui essaient de pratiquer le coït entre elles et usent d'autres procédés du saphisme des Grecs.

Médicament indiqué chez les hommes qui ont une répulsion pour les femmes et un attrait pour les hommes :

Platina.

Médicaments indiqués chez les gens qui ont une impulsion à se mettre tout nus en dormant :

Sulfur et peut-être *Mercurius vivus* et *Pulsatilla*.

Médicaments indiqués chez les gens qui ont une impulsion à se mettre tout nus, étant éveillés :

Phosphorus et surtout *Hyosciamus*.

Médicaments indiqués chez les gens qui n'ont pas le sentiment de la pudeur :

Hyosciamus ,
Belladona,

Phosphorus.

Je vais citer quelques faits montrant comment on peut remédier à ces impulsions vicieuses plus ou moins irrésistibles.

OBSERVATION XII

Une mère de famille vient me consulter pour son fils, âgé de seize ans, qui déjà commençait à découcher. Je lui donne 6 à 7 globules de *Causticum 200^e* qu'elle fait dissoudre dans deux cuillerées d'eau fraîche, puis elle les lui administre, à son insu, en les versant dans son potage. Trois semaines plus tard, cette mère m'apprend que son fils ne découche plus et même ne regarde plus les jeunes filles.

OBSERVATION XIII

Un jeune homme de 25 ans, livré au libertinage et désirant bien se conduire, me dit : « En sortant de telle église où je viens de

communier, si je rencontre une femme qui me plaît, je la suis, tellement sont vives mes passions, ou faible ma volonté. » Toutes les trois semaines environ, je lui mets sur la langue quelques globules d'*Alumina 200'*, ou de *Conium 600^e*, ou de *Causticum 200^e*. Quelque temps après il me dit : « Depuis que vous me traitez ainsi, je suis vertueux sans effort, car je ne suis pas tenté. »

Chez ce jeune homme, je voulais suspendre le jeu des fonctions génitales jusqu'à l'époque de son mariage, mais non les supprimer, ce qui serait contre nature, car on supprimerait ainsi la reproduction de l'espèce humaine. Sous ce rapport, je suis de l'avis de Mgr Faurie, évêque en Chine, à qui un de ses néophytes proposa un remède qui rendrait ses chrétiens continents pendant toute leur vie. — « Ce remède les rendra-t-il impuissants? » — « Oui. » — « Alors je n'en veux pas » répliqua l'évêque avec raison.

Les remèdes que j'avais donnés au jeune homme précité n'avaient nullement affaibli sa puissance génésique, puisqu'il est aujourd'hui marié, père de famille et peut fournir des preuves exceptionnelles de sa vigueur génitale. Il avait conservé celle-ci, grâce au repos momentané de cette fonction, que lui avaient imposé les remèdes administrés avant son mariage.

Il y a des jeunes gens et même des adolescents, qui ont des érections persistant deux, trois, quatre heures par jour. Ils pourraient les supprimer en prenant à ce moment-là, une dose de *Phosphorus* ou de *Causticum*, ou de *Cantharis*.

Il survient quelquefois de la lubricité par les sens, ou de la lubricité par l'imagination chez les vieillards atteints de démence, c'est-à-dire chez ces gens qui, suivant l'expression significative des gens du monde, *tombent dans l'enfance*, comme s'ils rétrogradaient à l'état d'enfance. Depuis vingt ans, mon expérience m'a démontré qu'on peut toujours préserver, ou guérir complètement les gens, de la démence, à la condition de les traiter dès le début de la maladie. En même temps, on les préserve de la lubricité qui n'est pas facile à dissiper pendant le cours de cette maladie. J'avais récemment quatre vieillards de 74, 81, 83 et 91 ans, complètement guéris de la démence. Le dernier, une femme, vient de mourir, ayant recouvré toute son intelligence et même sa mémoire.

OBSERVATION XIV

Une jeune fille de 25 ans, très excitable et d'une grande sensibilité, était arrivée à présenter les symptômes suivants :

Désirs sexuels insatiables; en même temps elle est extrêmement surexcitée et fort disposée à s'abandonner; chatouillement voluptueux de la région utérine; agitation et insomnie; elle est alternativement triste et gaie; elle pleure facilement. Depuis un an, elle est presque toujours dans cet état, chaque mois, pendant quatorze à seize jours et ses règles coulent abondamment pendant six à huit jours.

Elle prend une dose de *Platina 3^e* à neuf heures du matin. Une heure après elle se met à pleurer à sanglots deux heures durant; le soir, sommeil agité; elle répugne aux rapports sexuels; calme les jours suivants, désirs sexuels très modérés. L'époque menstruelle suivante paraît plus tard et d'une façon moins copieuse (1).

Si cette jeune fille, évidemment hystérique, n'avait pas été traitée ainsi à propos, elle aurait pu, à l'occasion, céder à sa passion et, une fois le premier pas franchi, tomber dans une vie de libertinage. Pareille chose aurait pu arriver à la femme suivante, nullement hystérique, si elle n'avait pas été traitée à propos.

(1) *Rueckert's Klinische Erfahrungen*, t. II, p. 63.

OBSERVATION XV

Une femme de quarante ans, d'un tempérament phlegmatique, ne se sentant presque aucun désir sexuel, mère de plusieurs enfants, d'ailleurs robuste et bien portante, éprouva, soudainement et sans en rechercher l'occasion, une si violente excitation de l'impulsion génitale que, sous ce rapport, son tempérament antérieur parut complètement transformé. Elle cherchait incessamment à satisfaire ce désir sexuel, dont la violence paraissait étouffer chez elle tous les autres sentiments. Quoiqu'elle remplît ses devoirs conjugaux le mieux possible, elle était néanmoins insatiable. Dans ses rêves, elle ne voyait que des tableaux lascifs et, à l'état de veille, elle ne parlait que de sujets pareils.

Heureusement elle prit, à ce moment-là, un excellent remède homœopatique, *Platina 3^e*, et, au bout de trente heures, il ne lui restait plus trace de désir génital (1).

Voici une bonne mère de famille, plutôt froide, qui, à quarante ans, est prise subite-

(1) *Rueckert's Klinische Erfahrungen*, T. II, p. 62.

ment d'un accès d'érotomanie, quoiqu'elle remplit bien ses devoirs conjugaux. Combien de maris, après avoir lu cette observation, pourront trembler que pareille chose arrive à leur femme malgré sa bonne conduite antérieure. On comprend pourquoi des femmes, jusque-là honnêtes, deviennent subitement adultères. Cette observation démontre combien le savant médecin de Louis Veillot avait raison de nous dire plus haut : « On a besoin de la médecine à chaque instant de la vie ; à beaucoup de dispositions morales elle est aussi nécessaire que les conseils de la morale et les secours de la religion. Le médicament est aussi nécessaire que l'aliment. »

Le médicament est alors très efficace, comme l'ont démontré les observations antérieures, lorsqu'il a été parfaitement étudié à la manière des médecins homœopathes qui l'expérimentent d'abord sur l'homme sain, puis sur l'homme malade.

OBSERVATION XVI

Sur les 900.000 hommes ivrognes que fournissent les 460.000 cabarets de la France, il y en a bien 200.000 qui veulent voir leur femme

quand ils sont ivres. Ils sont alors très longs à le faire, trop longs, et fatiguent leur femme chez laquelle ils provoquent des insomnies, l'épuisement et parfois des maladies de matrice. Et si, malheureusement, ils procréent alors, ils ont des enfants vicieux, aliénés, idiots. J'ai trouvé quatre remèdes efficaces qui les empêchent de coïter seulement quand ils sont ivres :

Conium, *Nux vomica*,
Calcarea carbonica et surtout *Causticum*.

J'ai même remarqué que lorsque je leur fais donner, à leur insu par leur femme, *Causticum* 200^e ils ne coïtent pas pendant l'ivresse, mais ils le font avec plus d'énergie quand ils ne sont pas ivres, et alors leur éjaculation est plus abondante qu'à l'ordinaire ; cela prouve que ce traitement ne les affaiblit pas.

Si grand est, suivant l'expression précitée de Pascal, l'abêtissement national que produit le monopole de l'enseignement, lequel nous met toujours en arrière de trente ans sur les Anglo-Américains ; si grand, dis-je est cet abêtissement, que je n'ai pu trouver en Europe un journal de médecine qui fasse connaître ces quatre médicaments. J'envoyais un mémoire à leur sujet à mon aimable correspondant de Londres, qui publie dans son

journal, *The Homœopathic World*, mes travaux et découvertes. Le Dr John-H. Clarke m'écrivit qu'il ne pouvait pas le publier dans son journal, mais, plus progressiste que ses lecteurs habituels, il me le fit insérer, en décembre 1892, dans le journal de Chicago, bien nommé l'*Avance médicale*, *The medical Advance*. Si je ne l'avais publiée ici, les Anglo-Américains auraient appliqué cette découverte trente ans avant les Européens, comme ils l'ont fait pour la plupart des autres découvertes.

Les Américains ont fait mieux encore. Le Doyen de la Faculté de Médecine de Chicago m'invita à faire des conférences payées sur le traitement des alcooliques, à Chicago, pendant l'Exposition internationale de 1893. Jamais pareille invitation ne m'a été faite en France, en Europe. On comprendra pourquoi en relisant les chapitres I et IX.

OBSERVATION XVII

Un religieux de quarante ans, vraiment admirable par sa charité, vient me dire : « Depuis quinze ans, je suis le martyr de la chasteté. Je vous avoue franchement que, si j'en avais trouvé l'occasion, j'aurais succombé aux tentations, tellement elles étaient irré-

sistibles. Je n'ai pu y résister qu'en passant, chaque mois, deux nuits dans telle église, les bras en croix devant le Saint-Sacrement. »
« Je vais, lui répliquai-je, modérer vos tentations de façon à les rendre supportables. »
Dans ce but, je lui donnai plusieurs doses de *Causticum 200^e* à prendre en une seule fois au début de chacun des douze accès annuels de tentations excessives qui durèrent deux ou trois jours de suite.

Un an plus tard, il revient me dire : « Je vais beaucoup mieux, je n'ai eu qu'un accès de tentation, probablement parce que je n'avais plus votre remède. » Je lui donnai encore quelques doses de *Causticum 200^e*. Pendant ces dernières années, il a des tentations qu'il peut supporter et il a le mérite de l'effort pour y résister.

Si je n'avais pas traité ce religieux, peut-être aurait-il fini comme l'abbé Bruneau, guillotiné à Laval, au mois d'août 1894, et qui avait commencé par succomber à des tentations érotiques.

..

Les statistiques criminelles nous apprennent que, en France, depuis 1867 jusqu'en 1880, ont été condamnés pour crimes commis sur des enfants :

252 Instituteurs laïques	sur 73.906
Soit 33	sur 10.000
Et 66 Instituteurs congréganistes	sur 49.745
Soit 13	sur 10.000

Il est probable que ces 66 congréganistes n'auraient pas succombé à leurs tentations, s'ils avaient suivi un traitement curatif et préservatif comme le religieux dont je viens de parler. C'est là un enseignement clinique dont devront désormais profiter tous les instituteurs laïques et congréganistes, quand ils en auront besoin.

Les observations précédentes démontrent bien que des médicaments peuvent réfréner la passion génitale, cause de tant de crimes ou d'aberrations morales et même intellectuelles. Ces médicaments, administrés à propos, auraient pu changer, aux points de vue religieux et politique, la destinée des nations, en modérant les passions de leurs chefs. Ainsi, par exemple, en supprimant la lubricité d'Henri VIII, ils auraient prévenu le schisme, la persécution, les guerres qui ont ensanglanté l'Angleterre. Ils auraient, en outre, prévenu la confiscation des couvents qui, en supprimant la charité, a produit le paupérisme dans ce pays.

Erasme disait plaisamment que la vie des prétendus réformateurs, Luther et autres,

se terminait, comme les comédies, par un mariage. Eh bien ! des médicaments appropriés auraient pu supprimer la lubricité de tous ces hommes et, dès lors, prévenir les hérésies, les dissensions ou guerres religieuses qui, pendant cent ans, ont couvert l'Allemagne de sang et de ruines.

Et Mahomet lui-même, traité à propos, n'aurait pas pratiqué et vulgarisé la polygamie, qui met la Turquie en dehors des peuples civilisés, comme l'avoue Fuad-Pacha, un ministre de la cour de Constantinople.

On voit comment la découverte des médicaments psychiques aurait pu contribuer à la civilisation morale et intellectuelle des peuples et prévenir d'innombrables guerres.

OBSERVATION XVIII

Un religieux actif, bien portant, vient se plaindre à moi d'avoir des tentations trop vives et des pollutions si fréquentes qu'elles pourraient devenir épuisantes. Je lui donne *Causticum* 200^e, qu'il prit tous les trois à quatre jours, c'est-à-dire plus souvent que je ne le lui avait recommandé. Il en éprouva néanmoins un bon effet, car il eut un calme génital tel qu'il resta jusqu'à deux ou trois mois

sans avoir aucune érection, aucune pollution.

Un observateur attentif me citait des jeunes gens également bien portants, livrés à une activité plutôt intellectuelle que musculaire, s'efforçant de maintenir leur continence, grâce à des pratiques religieuses assidues. Néanmoins, peut-être à cause de l'usage du vin, du café, de la viande, du poisson, substances aphrodisiaques chez quelques sujets prédisposés, comme je le raconterai plus loin, ils arrivaient à éprouver une pléthore spermatique telle qu'ils étaient portés irrésistiblement à se masturber ; et, quand ils avaient provoqué l'éjaculation, ils recouvraient, disaient-ils, leur libre arbitre.

Il est probable que si ces jeunes gens avaient pris *Causticum* ou tout autre anaphrodisiaque comme le religieux précité, ils auraient été préservés de ces pratiques de masturbation plus ou moins irrésistibles. Ils auraient, dès lors, comme lui, conservé le calme génital, le calme de l'esprit et leur libre arbitre.

Il y a des hommes scrupuleux qui considèrent les pollutions involontaires comme un péché et s'efforcent de les supprimer. C'est une grande faute, car elles constituent une crise naturelle, presque comme les règles chez les femmes ; elles sont, en outre, une soupape de sûreté, qui permet de conserver le

calme génital, le calme moral et intellectuel. Ceux qui veulent fermer cette soupape de sûreté physiologique tombent parfois dans un état de satyriasis épouvantable. C'est ce qui arriva à l'abbé Blanchet, curé de Cours, près la Réole (Guyenne), qui causa un si grand scandale au XVIII^e siècle. Il s'était fait ordonner prêtre pour satisfaire sa mère. Plus tard il fit tout ses efforts pour supprimer ses pollutions involontaires, qu'il considérait comme un péché. Il en résulta chez lui une pléthore spermatique qui lui occasionna une irritabilité et une sensibilité étonnantes. Les femmes lui paraissaient enluminées et resplendissantes d'un feu semblable à des étincelles électriques ; une lumière lui paraissait un incendie. Ses yeux étaient brillants au point que personne n'en pouvait supporter l'éclat. Il avait l'exaltation de l'imagination et de tous les sens, et des hallucinations. Il guérit de ce satyriasis en assouvissant sa passion avec des femmes.

Winckler rapporte une observation à peu près semblable dans la *Bibliothèque médicale* de Manget.

Si ces deux hommes n'avaient pas supprimé leurs pollutions involontaires, qui surviennent habituellement pendant le sommeil, ils auraient été préservés du satyriasis, et des anaphrodisiaques auraient pu aussi les préserver

des érections et des pollutions comme le furent les deux religieux, sujets des deux observations précédentes.

Les remèdes suivants sont efficaces contre les pollutions, surtout quand elles sont ou trop fréquentes ou épuisantes :

<i>Sepia,</i>	
<i>Sulfur,</i>	et surtout <i>Causticum,</i>
<i>Conium,</i>	<i>Phosphorus,</i>
<i>China,</i>	<i>Phosphori acidum,</i>
	<i>Staphysagria,</i>

Contre les pollutions épuisantes j'ai vu réussir surtout *Phosphori acidum* 6^e et *Staphysagria* 3^e.

On a pu se convaincre qu'on peut, à l'aide de divers médicaments, généralement modérer à volonté les impulsions génitales de façon à ce que l'homme puisse y résister, tout en ayant le mérite de l'effort.

OBSERVATION XIX

Un de mes correspondants de Paris me consulte pour un monsieur que son devoir professionnel obligeait à être un modèle de moralité sous tous les rapports. Il avait la manie de se mettre tout nu, ce qui constitue

une maladie observée chez quelques aliénés, puisqu'elle peut être guérie par un traitement médical, comme vont le démontrer les deux faits suivants :

Je prescrivis *Hyosciamus*. On achète dans une des premières pharmacies homœopathiques de Paris la 30^e dilution de ce remède qui produit un peu d'effet, mais ne guérit pas. Alors j'en prescrivis la 200^e dilution qui fut prise dans la même pharmacie ; cette dilution n'était pas authentique, car elle ne produisit aucun effet. Qu'elle ne fût pas authentique, cela ne doit pas étonner, car, depuis quarante ans, des médecins homœopathes français, anglais, allemands ont cru se montrer des hommes de progrès en rétrogradant jusqu'à l'époque où Hahnemann, n'ayant pas encore trouvé les doses infinitésimales, employait, suivant la loi *similia similibus curantur*, les médicaments à doses massives ou pondérables. Dès lors, ces médecins ont répandu l'habitude d'administrer les remèdes à ces doses-là, ou bien aux basses dilutions (1^{re}, 3^e, 6^e, 12^e et au plus la 30^e). Conséquemment beaucoup de pharmaciens homœopathes n'ont conservé dans leur officine que ces basses dilutions qu'on leur demandait habituellement et n'ont plus guère les très hautes dilutions, 200^e, 1.000^e, 10.000^e ; c'est ce qui était arrivé à la pharmacie homœopathique

précitée de Paris. Mais, comme j'étais pourvu de ces hautes dilutions, grâce à l'obligeance de mes confrères et amis de Paris, les docteurs Ozanam, Frédault, Pitet, Charles Dulac et le Dr Lembert, de Lyon, je pus envoyer à mon correspondant de Paris *Hyoscinus* 200^e, qui guérit immédiatement et complètement ce monsieur de sa maladie mentale.

Quelque temps après mon obligeant confrère, M. Broailler, qui veut bien tenir le registre des observations à ma Policlinique du mardi matin, opéra une guérison pareille avec cette même 200^e dilution, chez une jeune fille de 19 ans. A la suite d'un mariage manqué elle avait perdu la raison et contracté la manie de se mettre toute nue. Parfaitement guérie, elle est aujourd'hui mariée et mère de famille.

Je viens de faire connaître des médicaments qui combattent la passion génitale. Je vais en citer d'autres qui paraissent la diriger, comme s'ils réveillaient le sentiment du devoir et développaient la volonté pour l'accomplir.

Médicaments efficaces pour décider les maris adultères à quitter leur maîtresse et à revenir à leur femme :

Staphysagria,
Pulsatilla,
Platina,
Veratrum,

Lachesis,
Causticum,
Phosphorus.

OBSERVATION XX

Une jeune femme vient à ma Policlinique me disant :

« Je crois que mon mari a des maîtresses, parce qu'il ne me voit qu'une fois tous les deux mois ; veuillez me donner un remède pour les lui faire quitter et pour qu'il revienne à moi. »

Je lui remis quelques globules de *Staphysagria 200°*. Elle les fit dissoudre dans deux cuillerées à café d'eau fraîche, puis elle versa celles-ci dans le potage de son mari, qui prit ainsi ce remède à son insu.

Trois semaines plus tard, elle revient à ma Policlinique et me dit : « Je crois que mon mari a quitté ses maîtresses, parce qu'il me voit maintenant, comme au début de notre mariage, deux à trois fois par semaine. »

Je pourrais citer bien d'autres cas où le succès fut aussi rapide. Dans l'un d'eux, le mari revint à sa femme après le premier remède ; mais, comme il était trop ardent, je

du lui donner *Cantharis 200^e* pour modérer sa passion au gré de sa femme.

Mais il y a des maris adultères qu'on ne peut guérir que momentanément. Alors, il faut donner de temps en temps des remèdes pour empêcher ou éloigner les rechutes.

On ne peut guérir que partiellement d'autres maris adultères. Ils le sont moins et, surtout, ils renoncent à injurier, à frapper, à expulser leur femme, à demander la séparation conjugale, le divorce. Je traite en ce moment un de ces maris, qui a cessé toutes ses brutalités envers sa femme. Il est même devenu doux, bienveillant envers elle et lui recommande amicalement d'éviter les voitures, les accidents quand elle sort. Il ne demande plus à installer dans le domicile conjugal sa maîtresse, mais il conserve celle-ci. Cependant il paraît honteux quand, à certains indices, sa femme reconnaît qu'il vient de la visiter. On dirait que le remords, la conscience se réveillent en lui. Ces effets se sont produits sous l'influence du *Causticum 200^e*, et surtout de *Stpahysagria 200^e*, répétés une seule fois quand il y a imminence du retour des brutalités.

Je traite un autre mari, probablement conçu par un père en état d'ivresse. Aussi a-t-il tous les vices innés : ivrogne, lubrique, adultère, masturbateur, voulant corrompre

son fils, langage ordurier, fréquentant femmes et hommes vicieux. J'ai amoindri, sans les dissiper, ses habitudes vicieuses par *Causticum 200°* répété tous les 3 ou 2 jours, et surtout par *Causticum 1,000°* répété tous les huit jours. Dans ces cas rebelles, il faut donner des remèdes à dilutions plus élevées, qu'on répète moins souvent.

Dans des cas analogues, on réussirait mieux et plus souvent, si on supprimait tous les aliments et boissons aphrodisiaques cités plus loin; mais on ne le peut pas, parce qu'on est obligé de traiter tous ces gens à leur insu.

Il y a des femmes qui refusent, bien à tort, de remplir le devoir conjugal, ce qui peut être une cause de désunion, discorde, séparation, divorce, adultère, etc. A ces femmes, on peut donner des médicaments qui les portent à remplir ce devoir et ramènent ainsi la concorde dans le ménage.

Médicaments qui décident un célibataire à quitter sa maîtresse et à se marier :

Staphysagria,
Veratrum,
Platina,

Phosphorus,
Lachesis.

OBSERVATION XXI

Une mère de famille me consulte pour son fils âgé de 29 ans et ayant une maîtresse depuis trois ou quatre ans. Elle voulait le décider à quitter sa maîtresse et à se marier.

Dans ce double but, je lui donnai quelques globules de *Staphysagria 200^e* à dissoudre dans deux cuillerées à café d'eau fraîche, qu'on versa dans la tasse de café prise après son déjeuner, et à son insu.

Quelques jours après, il dit à un de ses amis: « Je vais quitter ma maîtresse et me marier. »

Le médicament, on le voit, ne développe pas la passion, mais le goût pour le mariage et ses joies légitimes. C'était le sentiment du devoir qui revenait.

Trois semaines plus tard, je donne la même dose qui provoque les mêmes intentions, les mêmes paroles, mais pas d'actes, Alors je donne le même médicament à une dilution beaucoup plus élevée, *Staphysagria 10,000^e*, préparée par le D^r L.-L. Lembert, de Lyon. Huit mois plus tard, on m'apprend son résultat. Après l'avoir ingérée à son insu, ce jeune homme avait quitté sa maîtresse pendant

cinq mois, mais, n'ayant pas trouvé alors à se marier, il l'avait reprise depuis trois mois. Je lui redonnai *Staphysagria* 10,000^e qui, de nouveau, lui fit quitter sa maîtresse et, l'occasion se présentant, il se maria.

Cet exemple montre que lorsqu'un remède à produit un effet incomplet, il ne faut pas y renoncer, mais en prescrire parfois une dilution moins élevée, mais plus souvent une dilution plus élevée, laquelle a une action plus profonde et plus durable. Cet exemple et des centaines d'autres prouvent que l'emploi des hautes dilutions peut contribuer à la moralité publique et privée.

*
*
*

Médicaments efficaces pour décider un célibataire à épouser la femme dont il a un enfant, et aussi pour épouser sa maîtresse — ce qu'on peut tenter quand les futurs époux ont la même situation sociale :

Platina,
Silicea,
Natrum muriaticum,

Carbo vegetalis,
Phosphorus,
Lachesis.

OBSERVATION XXII

Un jeune homme de trente ans, grand, gros, sans caractère, avait une maîtresse de vingt-quatre ans, dont il eut un enfant. Il était mal conseillé par sa mère qui avait un amant.

Pour décider ce jeune homme à épouser sa maîtresse, qui avait la même position sociale que lui, je lui fis prendre successivement, et à son insu :

Le 29 mars 1892	<i>Calcarea carbonica</i> 200 ^e
Le 19 avril.....	Id.
Le 17 mai.....	Id.
Le 22 juin.....	<i>Staphysagria</i> 200 ^e
Le 23 août.....	Id.
Le 13 septembre	Id.
Le 27 septembre	Id.

Staphysagria l'avait rendu plus aimable et plus sérieux. Mais, comme il y eut une rechute le 28 février 1893, et qu'il devint fort orgueilleux, je lui fis prendre, à son insu :

Le 7 mars 1893.....	<i>Platina 200*</i>
Le 28	Id.
Le 4 avril.....	Id.
Le 9 mai.....	Id.
Le 23 mai.....	Id.

Il se décida alors à épouser la mère de son enfant.

OBSERVATION XXIII

A ma Polyclinique psychique du mardi matin, je fus consulté par une jeune fille. Elle avait, depuis dix ans, un amant ayant la même position sociale et par qui elle voulait se faire épouser. Il était peu généreux avec elle, car il ne lui avait jamais rien donné à elle qui s'était donnée à lui.

En pareil cas, le remède le mieux indiqué était *Salicea*, qui dissipe l'avarice, réveille le sentiment du devoir et développe la volonté pour l'accomplir.

Dès le début du traitement il y eut, chez lui un réveil de tous les bons sentiments. Il devint bienveillant, généreux, commença à lui faire des cadeaux; puis, le sentiment du devoir se développant, il l'épousa au bout d'un an de traitement, et ils font maintenant très bon ménage.

∴

Les deux observations précédentes montrent que le traitement psychique peut faire en pareils cas et me dispense de relater d'autres observations semblables. Il faut généralement plusieurs mois, une année même, pour modifier le caractère de façon à obtenir de pareils résultats.

Les membres de la Société de St-François Régis, qui font marier de nombreux concubins, ont remarqué que quelque-uns d'entr'eux, qui vivaient en très bon accord avant leur mariage, ne le sont plus après le mariage, et même se quittent pour vivre séparés. Pareille chose n'est, jusqu'ici, jamais arrivée à ceux que j'ai fait marier grâce à mon traitement. Il y aurait, dès lors, lieu de l'utiliser chez les concubins qui se séparent après avoir été mariés par la Société de St-François-Régis. Ces deux œuvres de moralisation doivent s'entre-aider en pareils cas, là comme ailleurs, religion et médicament sont les deux meilleurs agents de culture morale et intellectuelle.

∴

Médicaments efficaces chez les jeunes filles obsédées par le désir de se marier parce

qu'elles y sont incitées par une trop vive passion génitale :

Causticum,
Platina,

Veratrum,
Belladonna.

Les mêmes médicaments peuvent être utiles, en pareil cas, chez les jeunes gens et même les détourner de satisfaire leur passion avec une maîtresse en attendant leur mariage. Ces médicaments peuvent aussi empêcher des jeunes filles de faire de sots mariages contre le gré de leur famille.

Dans un cas incontestable, j'ai pu enlever l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Il n'était nullement emporté par la passion génitale puisqu'il avait plutôt de la frigidity sexuelle. Sa famille ne voulait pas ce mariage parce que la jeune fille, bien que sage, était déséquilibrée au point de vue intellectuel. Après l'insuccès du premier remède et le succès du second, tous deux à lui administrés, à son insu, il fit cet aveu à une personne de sa famille : « Si cette chère enfant revient, je lui dirai : Je vous ai beaucoup aimée, mais mon amour est passé, je ne sais pas comment. »

Nous voilà revenus aux philtres des anciens. Ces philtres — expression dérivée du mot grec *philein*, aimer — étaient probable-

ment des aphrodisiaques qui inspiraient l'amour charnel et des anaphrodisiaques qui le dissipaient.

Peut-être quelques-uns de ces philtres développaient-ils le sentiment et non la passion, comme je l'ai fait avec un médicament chez les sujets des observations XXI et XIII.

Peut-être d'autres philtres dissipaient-ils la passion et non le sentiment, comme l'a fait un médecin allemand avec un remède chez le sujet de l'observation XV.

Ces philtres des anciens, transformés en médicaments moralisateurs par la science moderne, me rappellent cette réflexion si judicieuse que Littré a faite dans le 1^{er} volume de sa traduction d'Hippocrate, p. 223-224.

« Il n'est pas un développement le plus avancé de la science contemporaine qui ne se trouve en embryon dans la médecine antérieure. Les connaissances antiques et les nôtres sont identiques au fond, en tant que composées des mêmes éléments ; ce qui n'était qu'un bourgeon est devenu un robuste rameau : ce qui était caché sous l'écorce s'est développé à la lumière du jour. En science, comme en toute autre chose, rien n'est qui n'ait été en germe..... Seulement je me trouve de nouveau amené à ce

résultat, que je ne cherchais pas, mais que je rencontre encore, à savoir que les intuitions sont, en général, d'autant plus justes qu'elles sont plus anciennes. »

Cette dernière réflexion peut s'appliquer aux doses infinitésimales des médicaments employées ici pour guérir des passions. Cet état *infinitésimal* de la matière, découvert par Hahnemann, l'avait été avant lui par Aristote disant que la matière ne se présente pas seulement sous trois états (solide, liquide et gazeux), mais encore sous un quatrième, qu'il appelait l'état *subtil*. Ce quatrième état de la matière fut, après Hahnemann, découvert par les deux physiciens anglais, Faraday et William Crookes, qui l'ont appelé l'état *radiant*.

D'après le récit d'Aulu-Gelle et de Valère-Maxime, les orateurs athéniens, envieux de la véritable gloire, prenaient, à l'exemple de Carnéade, pour se fortifier le cerveau, une dose d'*Hellebore* avant de parler (1). Or, précisément, l'homœopathie recommande ce remède, *Veratrum album*, pour développer la mémoire et la faculté de l'improvisation, écrite ou parlée. Depuis lors on a trouvé plusieurs au-

(1) *Dictionnaire de Médecine*, en 60 volumes, t. II, p. 450.

tres remèdes pour développer cette faculté de l'improvisation. Mais, il y a deux mille ans, les Grecs nous avaient précédé dans cette voie : à nous de l'élargir. Tout ceci confirme encore les réflexions précitées de Littré.

J'ai cité plus haut des médicaments pour détourner, avec raison, hommes et femmes de faire tel mariage. Je vais maintenant faire connaître les médicaments suivants, qui sont efficaces pour développer, non la passion, mais le goût pour le mariage, comme le démontre l'observation XXI :

Nux vomica,
Lachesis,

Staphysagria.

Il n'est point rare de voir des jeunes filles, qui, n'ayant pas le goût pour le mariage à vingt ans, refusent à ce moment les prétendants les plus avantageux qui se présentent.

Elles les accepteraient bien plus tard, à 30, 35, 40 ans, époque à laquelle leur goût pour le mariage se développe, mais ils ne sont plus là, ni eux, ni d'autres ; ce sont dès lors des jeunes filles déclassées, dévoyées et qui rarement remplissent un rôle utile dans la vie. Eh ! bien, si ces jeunes filles avaient été traitées à vingt ans, leur goût pour le mariage se serait développé en temps opportun,

elles auraient fait des mariages brillants ou du moins convenables et seraient de bonnes mères de famille, donnant des enfants à la France, qui en manque de plus en plus, comparativement aux autres nations.

De même, il y a des jeunes gens qui, à l'âge de 25 à 35 ans, refusent les mariages les plus avantageux et qui, une fois dévoyés dans la vie stérile de célibataire, passent le reste de leurs jours dans le concubinage.

Eh bien ! des remèdes, appropriés à chaque sujet peuvent remettre dans la bonne-voie, jeunes gens et jeunes filles, dévoyés ou sur le point de l'être, et les faire aboutir, en temps voulu, au mariage qui, pour les jeunes gens surtout, est une soupape de sûreté contre l'immoralité.

OBSERVATION XXIV

Plusieurs jeunes gens ayant une indécision sans motifs pour le mariage, le savant Hering, de Philadelphie, leur donna *Lachesis*, qui les décida à se marier.

Je traitai une jeune fille de 29 ans qui, à la suite d'humiliations imméritées, était, depuis plusieurs années, dans une tristesse profonde et était devenue misanthrope. Je dissipai cet

état moral, à l'aide de *nux vomica* 30^e qui, en outre, développa chez elle le goût pour le mariage auquel elle n'avait point pensé jusqu'alors.

On a vu, chez le jeune homme de l'observation XXI, *Staphysagria* 10.000^e dissiper la passion pour une maîtresse et, en même temps, le décider à se marier.

VII

Il y a d'autres défauts de caractère, ou passions, qui conduisent, indirectement, les époux à la séparation de corps, au divorce, à l'infidélité conjugale. Ce sont, par exemple, l'antipathie, la jalousie, la brutalité, l'avarice, la coquetterie, l'extrême prodigalité, l'amour du jeu, la fainéantise, caractère sournois, susceptible, boudeur, pas prévenant, etc. On peut dissiper, à l'aide de médicaments, ces défauts ou passions, comme je l'ai démontré, par trois observations, pour l'antipathie. Je l'ai démontré de la même manière pour d'autres défauts, ou passions, dans un mémoire de 60 pages, publié en 1882 (1), et contenant 41 observations de guérison.

(1) *Comment le traitement homœopathique peut améliorer le caractère de l'homme et*

Il faut quelquefois plusieurs semaines, plusieurs mois de traitement pour réussir ; dans d'autres cas, un seul remède suffit. C'est ainsi que j'ai pu dissiper, par un seul médicament, la jalousie existant depuis seize ans, chez un mari de 48 ans ; la jalousie existant depuis 32 ans chez un mari de 60 ans ; un caractère susceptible, boudeur, menteur existant depuis 22 ans, chez un mari de 50 ans ; un caractère égoïste et avare, chez un père de famille, qui ne voulait pas marier ni doter sa fille ; la coquetterie, un manque de jugement et de goût, un caractère dépensier, chez une femme de 25 ans. Un médecin du Midi de la France me disait récemment : « On parle beaucoup de vous dans ce pays. » — Pourquoi donc ? » — « Parce que vous avez empêché un divorce dans telle ville. »

Une dame de cette ville m'avait fait traiter son mari, à son insu, pour un défaut ou une passion, qui le portait à vouloir divorcer avec elle. Suivant un usage qui remonte aux dix lépreux guéris par le Christ, cette dame n'était pas venue me remercier et me rappeler quel défaut ou passion j'avais guéri chez son mari à l'aide d'un seul remède.

développer son intelligence. — Chez l'auteur, à Lyon.

La plupart des gens ne voulant pas guérir de leurs défauts ou passions, on est obligé de les en traiter à leur insu. Du reste, on les en guérit même mieux de cette façon. Ignorant qu'ils subissent un traitement, ils n'en sont pas préoccupés et, de la sorte, l'évolution vers le bien se fait chez eux spontanément.

Je ne puis pas citer les médicaments efficaces contre toutes les passions et tous les défauts de caractère et d'intelligence, car j'ai voulu me borner ici à faire connaître spécialement les remèdes de la passion génitale.

On m'objectera peut-être que je dissipe les défauts ou passions, non par des médicaments mais par des suggestions. La preuve qu'il n'en est pas ainsi, c'est que les enfants, qui sont généralement les plus sensibles aux suggestions, sont beaucoup plus difficiles que les adultes à guérir de leurs passions ou défauts, par des médicaments, et cela probablement parce que leur raison est moins développée. Aussi je préfère traiter un vieillard de 70 ans plutôt qu'un enfant de 10 ans.

VIII

Il y a un autre moyen matériel de se préserver de la passion génitale : il consiste à ne point faire usage des aliments et des boissons

aphrodisiaques, ce que j'ai appris à connaître surtout depuis vingt ans que je suis consulté par des clients de toutes les classes pour être guéris de leurs passions, défauts de caractère et d'intelligence.

Trois prêtres m'ont dit, l'un après l'autre : « Quand je mange du poisson, j'ai une pollution la nuit suivante; aussi, j'évite d'en manger. »

Un étudiant d'une Faculté catholique me disait : « Je n'éprouve des tentations érotiques que le vendredi, le jour où je mange du poisson. »

La propriété aphrodisiaque du poisson est généralement connue. Cependant, il y a des milliers de gens qui en consomment sans en ressentir cet effet, ou du moins sans avoir l'habileté de l'observer. Cependant on doit avoir l'occasion de le constater, surtout au printemps, saison pendant laquelle les impulsions génitales sont les plus vives, et cela particulièrement chez les gens, qui, faisant abstinence de la viande, consomment alors journellement du poisson. Que ces nombreux consommateurs s'observent sous ce rapport et s'en abstiennent s'il produit chez eux cette action aphrodisiaque.

Un mari, très sensible à l'action des médicaments et des aliments, me disait que les poissons les plus aphrodisiaques, chez lui,

étaient, par ordre d'efficacité, 1^o la sardine, 2^o la raie, 3^o la sole, 4^o le thon, 5^o le merlan, 6^o la perche. Il n'a pas expérimenté le maquereau, le brochet et les autres poissons.

Cette expérience comparative fait présumer que chacun doit rechercher quelle qualité de poisson produit sur lui une action aphrodisiaque.

On a remarqué que les populations des côtes, des bords des fleuves et celles de l'Angleterre, qui consomment beaucoup de poissons, sont très prolifiques. La persistance à consommer un aliment aphrodisiaque pourrait donc augmenter l'impulsion génitale à laquelle tous les hommes sont sujets à un moment donné.

Le professeur Regnault, de Rennes, qui a une nombreuse clientèle dans le monde religieux, écrivait dans *L'Art Médical*, de Paris : « Il y a des gens qui ne peuvent pas supporter la continence quand ils mangent de la viande ».

On dit que le poisson est aphrodisiaque parce qu'il contient du phosphore. Mais, s'il en est ainsi, la viande doit être beaucoup plus aphrodisiaque, puisqu'elle contient un quart de phosphore de plus que le poisson.

Un professeur de médecine légale d'une Faculté de médecine me disait : « On observe

surtout parmi les grands mangeurs de viande, les gens coupables de viol ».

Que les consommateurs de viande s'observent donc individuellement au point de vue génital, comme je l'ai recommandé plus haut aux consommateurs de poissons, et qu'ils agissent en conséquence.

Un adolescent de 14 ans, bien qu'ayant la raison d'un homme de 25 ans, se masturbait. J'en étais bien étonné ; aussi je cherchai dans son alimentation ce qui pouvait provoquer cette habitude vicieuse. Il en fut guéri immédiatement, dès que je l'eus fait renoncer à son déjeuner habituel, le café au lait.

Un ou deux mois plus tard, il me dit : « Je rechute une fois par semaine.

— Quel jour ?

— Le dimanche.

— Que faites-vous ce jour-là ?

— On me permet de prendre du café au lait.

Un médecin de soixante et dix ans, qui était veuf, continent, religieux, me dit : « Prends-je du thé le soir, j'éprouve une insomnie. Prends-je du café, le soir, j'éprouve de l'insomnie et une pollution pendant la nuit. »

Voilà deux sujets, d'un âge bien différent, qui démontrent l'action aphrodisiaque du café. Que ses nombreux consommateurs s'observent sous ce rapport et, s'il en est quel-

ques-uns qui en éprouvent cet effet aphrodisiaque, qu'ils renoncent à cette boisson aussi longtemps qu'elle produira cet effet.

Pour démontrer l'action aphrodisiaque du vin et des boissons alcooliques, en général, il suffit de consulter la statistique criminelle. Celle qui a été communiquée, le 3 avril 1882, à l'Académie de Médecine par le D^r Marambat nous apprend que, sur 100 condamnés pour attentats aux mœurs, en France, il y a 63 alcooliques.

D'après la statistique citée par la *Gazette de Cologne* et reproduite dans *l'Univers* du 20 juillet 1884, sur 100 condamnés pour viol en Allemagne, il y a 66 alcooliques. D'autre part, d'après les observations faites depuis dix ans dans ma Polyclinique du mardi matin, pour le traitement des alcooliques, je présume que, sur les 900,000 ivrognes de la France, il en a bien au moins 200,000 qui veulent voir leur femme lorsqu'ils sont ivres. Un de mes clients m'apprend que, durant sa jeunesse, s'il buvait quelques petites verrées de vins alcooliques, il avait une pollution la nuit suivante. Du reste la Bible déjà nous avait fait connaître l'action aphrodisiaque du vin, en nous racontant l'histoire de Loth et de ses deux filles.

En résumé, il faut deux conditions pour que les aliments et boissons précités, produisent un effet aphrodisiaque : 1^o un sujet fort

disposé à subir les impulsions érotiques ; 2^o le même sujet très sensible à l'action aphrodisiaque de l'un ou l'autre de ces aliments ou boissons. Chacun doit s'observer sous ce double rapport pour savoir à quel aliment ou boisson il doit renoncer.

Jusqu'ici les auteurs de traités d'hygiène n'ont fait que des traités d'hygiène vétérinaire appliquée à l'homme, puisqu'ils visaient à ne développer chez lui que l'être matériel, c'était un enseignement matérialiste, en réalité, sinon par les intentions. Dans mon *Traité d'hygiène humaine*, aujourd'hui achevé et qui attend un éditeur, je tâche de développer, en outre, chez l'homme, l'être moral et l'être intellectuel. Je continue ainsi, en la développant, la tradition, aujourd'hui oubliée, qui, par la bouche de Galien (1), disait, il y a dix-huit siècles :

« Que ceux donc qui se refusent à admettre l'efficacité de la nourriture pour rendre les hommes ou plus sages ou plus dissolus, ou plus incontinents ou plus réservés, ou plus hardis ou plus timides, ou plus sauvages ou plus civilisés, ou plus amis de la dispute et des combats, revenant à de meilleurs senti-

(1. Traduction Daremberg, 1854, t. I, p. 80.

ments, m'interrogent pour apprendre de moi ce qu'il faut boire ou manger. Car ils profiteront puissamment, sous le rapport de la philosophie morale (*les sentiments*) et, en outre, ils imprimeront un progrès aux vertus de l'âme logique (*l'intelligence*) en devenant plus intelligents, plus studieux, plus prudents, et en acquérant de la mémoire. En effet, je les instruirai non seulement sur les aliments, sur les boissons et sur les vents, mais encore sur les tempéraments de l'air ambiant, et je leur apprendrai aussi quelles régions il faut rechercher ou fuir. »

IX

Après avoir lu cette publication, les médecins qui ont le sentiment du devoir et veulent conséquemment préserver leurs clients de toutes les formes de l'immoralité, jetteront à la mer tous leurs préjugés d'école allopathique, homœopathique, etc. Puis ils contrôleront, par l'expérimentation et l'observation, l'efficacité des médicaments anaphrodisiaques que j'ai recommandés ici même, après quoi ils les emploieront, à mon exemple, au grand profit de la moralité privée et publique.

Si quelques professeurs des Facultés de médecine, également mûs par le sentiment du devoir, faisaient de même, puis enseignaient ce traitement moralisateur à leurs élèves, qui l'emploieraient et le vulgariseraient à leur tour dans leur clientèle, il en résulterait un courant de moralisation effective dans la société.

Les Facultés catholiques de médecine de Lille (Nord) et de Louvain (Belgique) ont peut-être des professeurs mieux préparés à remplir ce double devoir scientifique et social, suivant le conseil si judicieux, cité plus haut, de saint Paul : *Omnia probate et quod bonum tenete*, expérimentez tout et gardez ce qu'il y a de bon. Ces professeurs n'ont, jusqu'ici, enseigné à traiter, par des médicaments, que l'être matériel dans l'homme ; qu'ils enseignent désormais à traiter, par des médicaments, l'être moral dans l'homme ; ils effectueront ainsi un progrès scientifique et social.

Si ces découvertes du traitement de la passion génitale, de l'alcoolisme et des autres passions ne sont pas utilisées par les médecins et professeurs dont je viens de parler, il faudra l'attribuer au monopole de l'enseignement, dont j'ai commencé à exposer plus haut (chap. I) les effets désastreux. Chez tous les peuples de l'Europe qui se croient orgueilleusement très avancés dans la culture intellec-

tuelle, parce qu'ils ont le monopole de l'enseignement, on ne paraît pas même se douter que la liberté de l'enseignement est le complément de la liberté de conscience et, en même temps, une condition parfois indispensable de progrès scientifique, intellectuel et moral. Ainsi les médicaments, que j'ai montrés si efficace contre l'alcoolisme (1) et ici même, contre la passion génitale, sont empruntés à l'homœopathie. Et, si celle-ci n'est pas appliquée par les praticiens et enseignée, par les professeurs des Facultés de médecine, on se prive des moyens de combattre l'alcoolisme, qui fournit à la justice 72 pour 100 des condamnés en France, et la passion génitale qui, après l'alcoolisme, est la passion fournissant le plus de condamnés à la justice.

Les Anglo-Américains, qui n'ont pas la sottise de se croire infailibles, ni eux personnellement, ni telle ou telle de leurs Facultés de médecine, présument que la vérité constitue une sorte de polyèdre, ayant un nombre infini de facettes, lesquelles ne peuvent être perçues que par tous les hommes réunis. Aussi, laissent-ils à chaque homme la liberté

(1) *Alcoolisme et criminalité. Traitement médical de l'ivrognerie et de l'ivresse.* 1889, in-12^o de 226 pages.

de penser, de parler et d'enseigner ce qu'il pense et voit. De la sorte, toutes les idées se font jour, et celles qui expriment des vérités, restent dans le public qui en fait son profit.

Ainsi, ils ont d'abord laissé à tous la liberté de pratiquer la médecine; puis, ayant reconnu des inconvénients à cela, ils n'ont accordé ce droit qu'à ceux ayant le diplôme de docteur. Ayant alors constaté que ce diplôme était accordé, par certaines Facultés de médecine, à des gens qui ne le méritaient pas, ils n'ont plus accordé le droit de pratiquer la médecine qu'aux docteurs ayant passé un examen de praticien devant un jury de praticiens. Et, pour que, avec le mérite, toutes les opinions médicales puissent se faire jour, ils ont composé un jury de médecins ayant des doctrines différentes. Ainsi, par exemple, dans l'État de New-York, quand il s'agit de recevoir praticien un médecin homœopathe, on compose le jury de sept praticiens homœopathes et de sept praticiens allopathes. Le candidat est interrogé par les homœopathes sur le traitement homœopathique des maladies, et par les allopathes sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la chirurgie, les accouchements. De la sorte on garantit la liberté des opinions médicales et la santé des clients, qui auront des médecins capables, tout en ayant une diversité de doctrines.

Grâce à la tolérance intelligente des Anglo-Américains, 184 Facultés de médecine ont pu être fondées dans leur pays, en dehors de toute ingérence de l'État, les unes par des groupes de citoyens, les autres par un seul citoyen. C'est ainsi qu'ont été fondées :

156 Facultés allopathiques.

16 — homœopathiques.

12 — éclectiques.

Les professeurs des Facultés homœopathiques et les dix mille praticiens homœopathes actuels formés par eux, pourront appliquer le traitement de l'alcoolisme et de la passion génitale; cela constituera un progrès social que ne pourront pas réaliser les médecins allopathes de l'Amérique et de l'Europe. Il est même probable que les 10,000 médecins homœopathes des Etats-Unis, plus émancipés des préjugés traditionnels que leurs 2,000 confrères homœopathes d'Europe, appliqueront plus tôt que ceux-ci les traitements psychiques que je vulgarise. Le fait suivant me porte à le présumer. Mon livre sur le traitement de l'alcoolisme, accueilli, en 1889, avec indifférence en France et en Europe, a été aussitôt traduit, en 1890, à Philadelphie. Et le traducteur s'est excusé de ne pas m'avoir demandé mon autorisation en

m'écrivant qu'il s'était pressé de traduire mon livre, parce qu'il appréhendait d'être devancé par d'autres traducteurs.

Dans son histoire de l'*Enseignement avant 1789*, M. Liard, directeur actuel de l'enseignement supérieur, nous apprend que tout le mouvement scientifique au XVIII^e siècle s'était fait en dehors des 17 Universités de cette époque ; seul, l'abbé Nollet constitua une exception par ses découvertes sur l'électricité. Il en sera toujours ainsi dans les pays où règne le monopole de l'enseignement. A notre époque même, un modeste praticien, Duchesne (de Boulogne), étudiant avec intelligence et persévérance les malades abandonnés dans les salles des hôpitaux de Paris, découvrit six maladies nouvelles, soit plus de maladies, à lui seul, que tous les professeurs de la Faculté, et que les chirurgiens et médecins des hôpitaux de Paris.

Dans l'Institut de Pasteur, qui n'était pas médecin, ont été faites les découvertes du traitement antirabique et antidiphthérique, tout cela en dehors de la Faculté de médecine. On comprendra pourquoi il en est ainsi, après avoir lu l'exposé du mode de recrutement des professeurs, qu'apprécie fort bien un médecin anglais dans le passage suivant :

« A Paris, écrit le docteur Hart, fondateur du *British medical journal*, aucun médecin

ne peut arriver de bonne heure à une position scientifique importante ; chacun doit étudier, pendant des années, les idées officielles de ceux qui peuvent être ses juges ; il doit aussi faire grande attention aux idées *préconçues* et au *parti-pris* de ces derniers ; il ne doit pas se spécialiser de trop bonne heure, et il ne doit pas être trop *proéminent*, ni *prématurément original*.

« Beaucoup de temps et d'efforts doivent être employés à des études qui seront plus tard inutiles et à des travaux qu'on laissera de côté ensuite.

« A 35 ou 40 ans, le chirurgien ou le médecin, qui atteint la plateforme, à souvent perdu son *originalité* et sa *verdeur*. Il est la créature d'un système officiel des mailles duquel il n'est pas libéré, s'il aspire à entrer à l'Académie, à l'Institut, ou arriver au professorat.

« Certainement ce système éloigne les incompetents et diminue le favoritisme — sans l'exclure — mais *il comprime toute originalité et toute initiative*. Ceux qui ont pu se faire nommer aux hautes positions en tirent une grande élévation, s'ils ne sont pas déjà *trop fatigués* et s'ils ont conservé de la *vigueur scientifique*. »

Et ceux qui ont perdu cette vigueur scientifique imitent ce professeur dont le doc-

teur Huchard, médecin des hôpitaux de Paris, parle dans les termes suivants :

« Un candidat à la robe professorale arrive enfin au comble de ses vœux, il est nommé professeur. Un jour, à ses élèves qui le félicitaient de cette élévation il fait cette réponse, en s'étirant les bras comme un homme qui vient de faire un long sommeil et qui veut recommencer : « Ah ! maintenant, on va donc pouvoir se reposer ! » (1)

« Sans doute, dit Taine, quelques esprits, très prompts et très robustes, résistent à ce régime ; tout ce qui leur est ingurgité, ils l'absorbent et le digèrent ; après leur sortie de l'école et la conquête de tous les grades, ils gardent la faculté d'apprendre, de chercher, d'inventer, et composent ces petites élites de savants, lettrés, artistes, ingénieurs, médecins qui, dans l'exposition internationale des talents supérieurs, maintient la France à son ancien rang.

« Mais les autres, en très grande majorité, au moins neuf sur dix, ont perdu leur temps et leur peine, plusieurs années de leur vie, et des années efficaces, importantes ou même décisives. Comptez d'abord la moitié ou les

(1) *De la Réforme de l'Enseignement médical*, Paris 1890, p. 15.

deux tiers de ceux qui se présentent à l'examen. je veux dire les refusés ; ensuite, parmi les gradués, brevetés ou diplômés, encore la moitié ou les deux tiers, je veux dire les surmenés. On leur a demandé trop en exigeant que, tel jour, sur une chaise ou devant un tableau, ils fussent, deux heures durant et pour un groupe de sciences, des répertoires vivants de toutes les connaissances humaines. En effet, ils ont été cela, ou à peu près, ce jour-là, pendant deux heures, mais, un mois plus tard, ils ne le sont plus et ils ne pourraient pas subir de nouveau l'examen ; leurs acquisitions, *trop nombreuses, trop lourdes*, glissent incessamment hors de leur esprit, et *ils n'en font pas de nouvelles*. Leur vigueur mentale a fléchi, la sève féconde est tarie ; l'homme fait apparaît et, souvent, c'est l'homme fini. Celui-ci, rangé, marié, résigné à tourner en cercle et *indéfiniment dans le même cercle*, se cantonne dans son office restreint, il le remplit exactement et ne fait rien au-delà. Tel est le rendement moyen ; certainement la recette n'équilibre pas la dépense » (1).

Voilà les professeurs que forme le mono-

(1) *Origines de la France contemporaine.*
— *Le Régime moderne*, t. II, p. 280.

pole de l'enseignement. Dès lors ces professeurs ne peuvent que former, à leur tour, des élèves qui, à leur exemple, tournent indéfiniment dans le même cercle, suivant la remarque de Taine. Tout le mouvement scientifique qui s'est fait en dehors des universités au XVIII^e siècle, nous disait plus haut M. Liard, continuera à se faire en dehors de l'université et malgré elle.

Infiniment plus habiles sont les Anglo-Américains qui laissent, je le répète, toutes les idées se faire jour dans leurs Facultés de médecine allopathiques, homœopathiques, éclectiques, tous les progrès se réaliser dans la pratique. Ils n'encombrent pas les cerveaux de connaissances trop nombreuses et trop lourdes, suivant le conseil judicieux d'Eschyle : « Savoir ce qu'il faut, voilà la sagesse, et non savoir beaucoup. »

Leur esprit pratique les porte aussi à suivre inconsciemment l'enseignement d'Aristote. Celui-ci, dans son *Traité de l'Âme* (liv. II, ch. V. 84), se moque spirituellement des savants qui, possédant beaucoup de connaissances, se bornent à la béate contemplation de ces connaissances ; il les appelle des *savants en puissance*. Il a, au contraire, une grande considération pour les savants qui, possédant ces connaissances, s'efforcent de les appliquer. Il les appelle des *savants en réalité*.

Ils jugent, avec raison, que le but de toute science est son utilisation.

« Nulle part, dit M. de Meaux, il n'y a plus de gens instruits et moins de savants qu'aux États-Unis. » Ceux-ci sont des savants en puissance, et les gens instruits sont des savants en réalité. Aussi s'efforcent-ils d'utiliser leurs connaissances dans tous les champs de l'activité humaine. C'est ainsi que l'on compte plus de kilomètres de chemins de fer aux États-Unis, que dans toute l'Europe et que l'on compte encore 7,000 kilomètres de tramways électriques aux États-Unis alors qu'il y en a à peine 100 en France. Aux États-Unis, l'enseignement, même celui des femmes, est supérieur à l'enseignement donné en France, en Europe. C'est ce que nous apprennent M. de Meaux dans son livre *La Catholicisme et la Liberté aux États-Unis*; M. Paul Bourget dans son voyage *Outre-Mer*; l'abbé Charles Barneaud, dans le journal *L'Univers* du 15 juillet 1895.

En France, en Europe, les esprits superficiels considèrent comme une superfluité l'instruction donnée aux femmes. Telle n'est pas l'opinion d'un grand observateur, Alexis de Tocqueville, qui a écrit dans *La Démocratie en Amérique*: « J'attribue la prospérité croissante des États-Unis à la supériorité de ses

femmes. » En lisant les deux derniers auteurs cités précédemment, on pourra se convaincre de la supériorité actuelle de l'instruction théorique et pratique des femmes des Etats-Unis. Voilà les avantages de la liberté, de la concurrence dans l'enseignement.

La complète liberté de l'enseignement existant chez les habitants des États-Unis, leur permet de choisir les méthodes qui peuvent leur faire utiliser le plus tôt possible leurs connaissances dans la pratique de la vie. Et, dès lors, par exemple, grâce à leurs seize Facultés de médecine homœopathique, ils pourront vulgariser le traitement médical de la passion génitale, de l'alcoolisme et des autres passions, défauts de caractère ou d'intelligence. Ce traitement, je le répète, constitue la seule découverte médicale qui contribue à la civilisation morale et intellectuelle; toutes les autres découvertes médicales ne contribuent qu'à la civilisation matérielle.

TABLE DES MATIÈRES

Préface : **5**. — Pourquoi les Européens sont toujours en arrière de trente ans sur les Anglo-Américains : **7**. — Les six agents de culture morale et intellectuelle : **16**. — Les deux mobiles qui dirigent l'homme : **19**. — Traitement de l'antipathie : **20**. — Traitement de la passion génitale : **22**. — id. chez les animaux : **23**. — On ne peut pas traiter chez l'homme, ni le corps, ni l'âme, isolément : **25**. — Traitement de la masturbation : **27**. — Traitement de la femme, du mari et du beau-père : **31**. — Traitement des rapports sexuels trop fréquents : **34**. — Traitement des gens qui se croient damnés : **37**. — Traitement pour conserver la continence, contre la lubricité par les sens, par l'imagination : **40**. — id. chez les pédérastes, sodomistes, tribades et chez les gens portés à se mettre tout nus : **41**. — Traitement du libertinage chez des jeunes gens : **42**. — Traitement de la démence chez les vieillards : **44**. — Pour empêcher les alcooliques de voir leur femme quand ils sont ivres : **47**.

— Guérison de religieux : **49** ; **52**. — Criminalité des instituteurs : **50**. — Ne pas supprimer les pollutions normales : **53**. — Guérisons des gens se mettant tout nus : **55**. — Traitement des maris adultères : **57**. — Pour décider un célibataire à quitter sa maîtresse et à se marier : **60**. — Pour décider un célibataire à épouser la mère de son enfant : **62**. — Id. épouser sa maîtresse : **64**. — Traitement des jeunes filles obsédées par le désir de se marier : **65**. — Philtres des anciens : **66**. — Remèdes développant le goût pour le mariage : **69**. — Divers défauts portant indirectement à l'adultère, au divorce : **71**. — Aliments et boissons aphrodisiaques **73**. — Traité d'hygiène humaine : **78**. — Le monopole de l'enseignement développe la routine et retarde l'application des nouvelles découvertes : **79**.

